

Journal d'un morphinomane
1880-1894

ANONYME

Journal d'un morphinomane
1880-1894

Édition établie par
PHILIPPE ARTIÈRES

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2010

AVANT-PROPOS

EN 1896, de larges extraits du journal intime d'un morphinomane sont publiés dans les *Archives d'anthropologie criminelle, de médecine légale et de psychologie normale et pathologique* au sein de la rubrique "Notes et documents de psychologie normale et pathologique". La revue lyonnaise dirigée par le professeur Lacassagne, et fondée en 1886, présente au fur et à mesure de l'année – en quatre livraisons – ce document d'une cinquantaine de pages. Le journal est publié et présenté par le docteur Gouzer, qui l'a transcrit d'après le manuscrit original.

Joseph Gouzer est médecin principal de la marine, médecin de division dans l'escadre de l'Extrême-Orient. Proche du Dr Corre, célèbre pour ses travaux anthropologiques, en particulier sur les créoles, Gouzer rédige quelques articles dans les *Archives*, notamment sur l'action des courants du magnétisme terrestre sur l'activité cérébrale, ou au sujet des tatouages des marins. Ce médecin ne participe pas activement aux travaux de l'école lyonnaise de criminologie, mais Lacassagne, qui en est le chef de file, semble avoir pour lui plus que du respect, une profonde sympathie. À la mort de Gouzer, en 1901, il publie un hommage appuyé à cet homme. "*Gouzer a été un intellectuel dans la*

plus belle acceptation du terme. Il avait des envolées superbes vers les choses de l'esprit. Il possédait le tempérament d'un savant uni à celui d'un artiste." Et de conclure que : "Bon par nature, il allait vers les bons et les faibles par une sorte d'attraction mystérieuse; comme aussi vers ceux chez lesquels il devinait une secrète souffrance à calmer. Sans même s'en apercevoir, il exerçait autour de lui une action réconfortante. [...] Des hommes comme Gouzer sont rares et ils sont l'honneur de l'humanité."

C'est probablement grâce à ses fonctions en Asie que Gouzer rencontre l'auteur du journal, un médecin installé en Cochinchine. Gouzer assiste ce morphinomane dans les derniers mois de son existence. À la mort de ce dernier, au printemps 1894, il retrouve semble-t-il dans les affaires de son patient le journal intime, et quelques mois plus tard, décide d'en publier de larges extraits dans la revue de Lacassagne. Les pages reproduites dans ce périodique – qui constituent la présente édition – ne couvrent que les quatorze dernières années de l'existence du médecin (du 2 octobre 1880 au 22 mars 1894), elles retracent l'histoire complète de l'usage des stupéfiants qui lui coûta la vie.

PH. A.

(1880)

2 OCTOBRE. – Je m'habitue vraiment à cette morphine et n'ai pour elle que des actions de grâce. Je suis plus pâle, mais bien plus actif et content, presque jamais maintenant d'humeur triste. Je vais continuer jusqu'à ce que je voie clairement un effet nuisible.

5 OCTOBRE. – Nuit pénible, suis complètement déprimé ce matin.

20 OCTOBRE. – Prends toujours de la morphine et suis vraiment étonné de constater que je n'avais jamais travaillé avec une facilité si grande.

9 NOVEMBRE. – Il y a progrès, je crois, dans mon tempérament et je l'attribue à la morphine. Je suis plus actif et moins timide qu'autrefois.

24 & 25 NOVEMBRE. – Coryza, bronchite, fièvre. Deux jours et deux nuits bien pénibles de souffrances, d'idées tristes, de découragement, de vieux souvenirs douloureux. Je deviens alors enfant, je pleure en silence, je me lamente. Toutes les choses tristes de ma vie me reviennent, m'entourent, font que je me consolerais de mourir, mais pas seul, pas sur l'eau, pas sur cette affreuse mer! Et alors je me mets à rêver de la

mort que je souhaiterais : au milieu d'une nature vivante et sauvage, dans les bras d'une femme aimante, seul avec elle et me sentant mourir!

(1881)

21 JANVIER. – Au milieu des nombreux ennuis qui ce mois-ci m'ont accablé, la morphine, nuisible à la santé pourtant, me soutient beaucoup. Grâce à elle, je suis actif le jour et je dors la nuit.

15 AVRIL. – Travaillé encore assez facilement grâce à la morphine. Mais je crois bien que ma santé se détraque. Dois-je l'attribuer à la morphine? À la Cochinchine où je fus? Au Sénégal où je suis? J'ai de la diarrhée, de la dyspepsie : je pâlis et je maigris. Le mal est constant et semble progressif.

29 MAI. – Vais mieux. J'ai grandement diminué ma dose de morphine. Ma diarrhée a presque disparu. Est-ce les pluies? Je me sens moins irrité.

24 SEPTEMBRE. – Même vie bête. C'est surtout l'après-midi qui est dure à passer, malgré la sieste. – Je vais tous les quatre ou cinq jours à la chasse. La nuit est toujours un bon moment, après souper, grâce à la morphine.

(1882)

10 JANVIER. – Un peu abusé de la morphine ces derniers jours. J'en ai pris jusqu'à 7 centigrammes par jour.

21 FÉVRIER. – La morphine me soulage des fatigues occasionnées par mes nombreuses et pénibles occupations.

18 MAI. – Très souffrant depuis deux jours, insomnie, névralgie, inertie digestive. J'attribue cela au manque de morphine après un usage journalier qui dure depuis bientôt deux ans. L'opium ne paraît pas la remplacer parfaitement.

22 MAI. – Trois grosses pilules d'extrait d'opium atténuent l'effet de la privation de morphine, mais j'en souffre vraiment : inappétence, insomnie, membres lourds et chauds, diarrhée, affaissement général.

21 JUIN. – Je crois être obligé de m'avouer que la morphine, qui me donne du bien-être et de l'activité physique, m'enlève plutôt la tendance rêveuse, poétique. Je deviens un homme comme les autres, plus apte à jouir mais beaucoup moins enclin à chercher, à rêver. Elle supprime donc jusqu'à un certain point le

désir, l'inquiétude, l'ardeur inassouvie qui sollicitent l'activité mentale.

14 JUILLET. – Reçu morphine et pilocarpine. La pilocarpine me rendra-t-elle mes beaux cheveux de vingt ans ?

5 AOÛT. – La fièvre (fièvre paludéenne) ne m'a quitté qu'hier soir ; aussi ce matin n'étais-je guère fort. Est-ce la morphine qui en est la cause ? Cet après-midi j'en ais pris beaucoup et vraiment il y a longtemps que je ne m'étais pas senti aussi vaillant que ce soir. Cela durera-t-il ?

27 AOÛT. – Petite tumeur abdominale qui menace de s'abcéder, suite (?) d'une injection hypodermique faite avec de l'eau sale de la localité.

2 SEPTEMBRE. – Poids : 60 kg. Mon abcès augmente encore, œdème de la peau du ventre.

5 SEPTEMBRE. – Me suis fait hier soir, après souper, une application de caustique de Vienne. Aujourd'hui après-midi, j'ai ouvert l'abcès avec le bistouri. Il en est sorti 83 grammes de pus épais. Je me suis senti soulagé aussitôt ; mais je suis anémié, épuisé, j'ai encore la fièvre la nuit.

12 SEPTEMBRE. — Je suis devenu maigre, osseux, jaune; j'ai perdu beaucoup de ma chevelure. Il n'y a plus que mes yeux que l'on trouve encore beaux et doux.

15 SEPTEMBRE. — Me voilà à l'abri de la misère; j'ai reçu 5 à 6 grammes de morphine. Cela m'en fait 8 en tout.

17 SEPTEMBRE. — Je me sens mieux. Est-ce l'abondance de la morphine? La fièvre n'est pas revenue.

19 SEPTEMBRE. — J'ai 7,50 grammes de morphine. Il faut que je réduise à 0,05 gramme par jour. Ainsi j'en aurai pour cinq mois, soit 1,50 gramme par mois.

22 SEPTEMBRE. — Je vais mieux; la fièvre n'est pas revenue: mais il est temps que je me modère en morphine. J'étais arrivé à 0,10 et 0,15 gramme par jour. L'excès ne me donne pas d'agrément.

24 OCTOBRE. — Je n'ai plus de morphine. J'en ai consommé, depuis le 15 septembre, 0,90 gramme par jour. Acheté une solution d'un gramme que je veux faire durer jusqu'au 14 décembre.

29 OCTOBRE. — Le courrier m'apportera-t-il de la morphine? Grosse question; car, sinon, c'est fini, j'en serai entièrement privé. Je serais curieux de voir ce qu'il en adviendrait. En serais-je malade quelques temps? Dans combien serais-je guéri? Je crois qu'après ce temps ma santé physique en profiterait... Quant au moral, l'opium m'est bien utile.

31 OCTOBRE. — Suis malade. Trois selles avant midi, la dernière graisseuse. À partir de midi plus malade encore. Vomissements bilieux continuels; nuit affreuse; deux vases remplis de bile. Je me rends avec peine à l'hôpital. Douleur gastro-abdominale atroce. À 9 heures je reçois un envoi sauveur, la morphine. Le soir je suis bien mieux, la nuit est pourtant agitée.

1^{er} NOVEMBRE. — Mon mal est bien un accès bilieux comme ceux déjà éprouvés; mais certainement la privation de morphine y est pour quelque chose. Je vais réduire de plus en plus mes doses journalières.

2 NOVEMBRE. — Journée passable à l'hôpital, entouré de camarades; je mange de la morphine en secret.

3 NOVEMBRE. — Reçu aujourd'hui 6 grammes de morphine. Je sors de l'hôpital guéri, content

d'avoir de la morphine mais résolu à m'en guérir peu à peu.

5 NOVEMBRE. – À côté de mon abcès du mois d'août, il s'en forme un autre qui va s'ouvrir par la cicatrice du premier; mais il n'y a pas de fièvre et j'ai encore pu le cacher à tout le monde.

28 NOVEMBRE. – M'enverra-t-on de la morphine? C'est une grosse inquiétude. J'ai été si malade la dernière fois qu'il y a bien de quoi s'en préoccuper.

2 DÉCEMBRE. – Reçu 10 grammes de morphine (j'en ai consommé 0,20 gramme par jour).— Me voilà rassuré pour jusqu'à la fin de mon séjour. Je n'en avais plus. Depuis hier, réduit à presque rien, j'étais malade. Enfin ce brave pharmacien ne m'a pas oublié.

18 DÉCEMBRE. – Reste 5 grammes de morphine, consommé 0,28 gramme par jour. Il faut absolument que je me corrige, que je revienne à 4-5 centigrammes.

20 DÉCEMBRE. – Encore un abcès consécutif aux injections hypodermiques.

27 DÉCEMBRE. – Mon abcès s'ouvre et suppure. Je vais être délivré.

30 DÉCEMBRE. – Rien n'égale mon épuisement ce matin. Je me suis levé mouillé de sueur après une mauvaise nuit. Tout cela se dissipe presque entièrement après une injection de morphine.